

PRISE AU PIEGE

Un coup de sonnette retentit. Marie regarda par le judas, ne reconnaissant pas la personne, décida de ne pas répondre. Elle décolla son œil, recula, et frôla la table près de la porte. Un second coup de sonnette retentit, et elle s'obligea à ouvrir. Une jeune femme lui sourit.

- Mademoiselle Marie Dulac ?
- Oui
- Je m'appelle Julie Page. Puis je vous parler quelques instants ?
- Je regrette, mais je n'ai pas le temps de vous recevoir.
- Je ne vends rien, la rassura Julie. Je voudrait juste vous poser quelques questions.
- Quel genre de questions ?
- Au sujet de la maison que vous avez occupée il y a quelques mois.

Marie se figea.

- Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais que nous remettions cette conversation à plus tard effectivement, je me sent un peu lasse.
- Une boisson chaude et sucrée, voilà ce qui vous faut, je m'occupe de tout.
- Non, écoutez...
- Cela prendra cinq minutes et vous vous sentirez mieux. Où se trouve la cuisine ?

Avant même d'avoir compris ce qui lui arrivait, Marie se retrouva sur le canapé de la salle de séjour, un coussin derrière la tête. Je dois rêver songea t-elle en se passant une main sur le front. Rien de tout ça n'avait l'air réel. Ce coup de sonnette qui l'avait arrachée à sa table de travail, cette femme plantée sur son palier, qui était maintenant entrain de remuer des casseroles dans sa propre cuisine et qui prétendait vouloir lui poser des questions sur son ancien logement. Celui-ci était pourtant un pavillon comme les autres, et elle y avait vécu des moments merveilleux, et d'autres moins.

- Buvez pendant que c'est chaud.

La femme lui tendit une tasse fumante. Quelque chose ne va pas ? Vous devriez vous asseoir, vous êtes toute pâle.

avec un sourire bienveillant. Marie la prit en essayant de contrôler le tremblement de ses mains.

- Qu'est ce que c'est ?
- Du lait sucré avec du miel.

Elle se força à boire, elle avait horreur du lait au miel et il était trop sucré. Julie s'était débarrassée de son manteau, ses paupières lourdement fardées lui donnaient un regard étrange, assez désagréable.

- Je m'excuse, mais je n'ai pas retenu votre nom.
- Julie Page. J'aime beaucoup la façon dont vous avez aménagé votre appartement. C'est votre œuvre ou celle d'un professionnel ?

- Les deux, je suis décoratrice.
- Vraiment ? Ce doit être passionnant, vous travaillez beaucoup ?
- Assez, oui.
- J'adore ce tableau, c'est vous qui l'avait peint ?

Marie secoua la tête, elle avait hâte d'en finir.

- Non.
- Bien sur que je suis sottie, il y a le nom de l'artiste en bas. Vous ne voudriez pas le vendre ?
- Non !
- Je suis prête à vous l'acheter un bon prix. Il y a quelque chose qui me touche dans cette toile. Les couleurs peut être ?
- Il n'est pas à vendre
- Ou alors le ciel, tourmenté et violent. Celui qui a peint cela devait être malheureux, vous ne croyez pas ?
- Il n'est pas à vendre. Articula Marie qui commençait à perdre patience
- C'est dommage. Tant pis, n'en parlons plus. Je ne vous ai pas contrarié, j'espère ?

Marie l'observa sans un mot, il y avait chez cette femme quelque chose qui la rebutait. Que cherchait-elle ?

- Je ne suis pas sûre d'avoir compris la raison de votre visite, madame
- Mais c'est vrai ! Je vous en ai touché deux mots, tout à l'heure, avant que vous ayez ce malaise, cela vous arrive souvent ?
- Non ! Je vais vous demander d'être brève, j'ai du travail qui m'attend.
- Bien sûr.

Julie s'installa dans un fauteuil, alluma une cigarette et tira une bouffée, le regard pensif.

-Voilà, j'ai l'intention d'acheter la propriété, elle correspond tout à fait à ce que je recherche, mais...comment vous dire ? J'y ressens des mauvaises ondes dedans.

- Des mauvaises ondes?
- Oui. Cela peut paraître stupide, mais je suis très réceptive aux ondes aux bonnes comme aux mauvaises. Et à chacune de mes visites, j'ai éprouvée une sorte d'angoisse. Comme si les murs essayaient de me dire quelque chose ! J'espère que la fumée ne vous dérange pas.

Marie sentit un frisson lui parcourir le dos et se dirigea vers la fenêtre.

- Je crains de ne pas bien saisir. En quoi cela me concerne t-il ?
- J'ai questionné le notaire, et il s'avère que la maison n'a pas trouvé d'acquéreur depuis quatre ans. Votre nom à surgi dans la conversation, et je n'ai pas résisté à l'envie de mener mon enquête. Il semble que vous ayez été la dernière locataire en date.

Marie se mordit la lèvre. La voix de Julie lui parvenait comme dans un brouillard.

–...Arrivée à conclusion qu'un drame s'était déroulé dans cette maison. Si je vous disais qu'en entrant dans la salle de bain, j'ai eu l'impression d'entendre une voix appelée au secours. Vous croyez aux fantômes, Marie ?

- Non ! Je ne crois pas aux fantômes ! Je ne crois pas aux ondes bonnes ou mauvaises ! Et je ne crois pas que cela me concerne.
- Je suis navrée. Je n'avais pas l'intention de vous bouleverser. Vous êtes si pâle, tout à coup. Vous devriez vous asseoir.
- Je ne suis pas pâle, et je n'ai pas envie de m'asseoir.
- Je suis impardonnable. Vous êtes à peine remise de votre malaise et je vous ennue avec mes histoires. J'espère que vous ne m'en voulez pas trop ? Vous avez l'air si fragile.
- Je ne suis pas fragile ! Riposta Marie à bout de nerfs. Je suis simplement fatiguée de cette conversation. Vous voulez savoir pourquoi j'ai déménagé? très bien, je me suis cassé la hanche dans un accident, et l'escalier qui mène au premier, me posait trop de problèmes. Cela vous suffit comme explication ?
- Naturellement. Je n'avait pas l'intention d'être indiscret.

Marie sentit qu'elle allait exploser, et ferma les yeux pour essayer de garder son sang froid.

- Pourriez- vous me laisser, maintenant ?
- Bien sûr, je n'ai que trop abusé de votre temps. S'excusa Julie en mettant son manteau.

Marie la raccompagna à la porte sans chercher à cacher sa hâte de la voir partir, elle se sentit incapable de supporter sa présence une seconde de plus.

- Si jamais vous changiez d'avis au sujet du tableau.

Julie puisa dans son sac, et lui tendit une carte de visite.

- Téléphoner moi à ce numéro.

Marie pris la carte, décidée à en finir et ouvrit la porte.

- Au revoir, madame
- Au revoir, mademoiselle, j'ai été ravie de faire votre connaissance.

Marie ferma la porte brusquement et s'appuya contre le mur. Il se passa quelques minutes avant qu'elle trouve la force de passer dans le salon. Le parfum entêtant de Julie flottait dans la pièce. Elle ouvrit la fenêtre, emporta la tasse dans la cuisine et la vida dans l'évier.

CHAPITRE II

- Tiens, tu as l'air d'en avoir besoin.

Marie posa sa sacoche sur le bureau, prit le gobelet de café que lui tendit son assistante.

- Merci. Quelles sont les nouvelles ?
- Monsieur Blanchet a téléphoné, répondit Emilie en posant devant elle une pile de courrier. Il aimerait savoir où en est son projet.
- Prends le dossier bleu dans ma sacoche. Tout y est, y compris les échantillons. Tu n'as qu'à lui préparer un devis.
- Tu sais que tu m'impressionnes ?
- Tu me répètes cela au moins trois fois par semaine.
- Il faut croire que tu m'impressionnes au moins trois fois par semaine.

Marie fit rouler le gobelet entre ses mains, tira une bouffée de sa cigarette, et bu son café à petites gorgées tout en contemplant la pile de courrier.

- Ne me dis pas que tout ces gens veulent me faire travailler !
- Rassures toi, il y a aussi quelques factures
- Génial.....
- Plains toi c'est la rançon du succès.

La rançon du succès... Elle médita sur cette petite phrase, non, elle n'avait pas à se plaindre, depuis qu'elle avait créé son agence, il y a quatre ans, les commandes ne cessaient d'affluer. Il avait suffi d'une idée toute simple pour que son style s'impose et qu'elle soit reconnue en tant que styliste. Hasard, chance, ou les deux à la fois ? Un riche industriel de la région avait été séduit par son projet et lui avait donné carte blanche pour aménager sa propriété. Le bouche à oreille avait fait le reste. Elle avait trimé sans relâche pour en arriver là, et aujourd'hui, elle avait atteint son but. Elle leva les yeux vers le décor familier de son bureau et contempla les murs pastel mouchetés de minuscules motifs au pochoir. Sa plus belle création, et la toute première, celle qui l'a fait connaître. Depuis, elle avait conçu d'autres styles, d'autres associations de couleurs, mais aucune ne lui avaient apportées la même satisfaction que la ligne « reflet du jour ». Elle s'arracha de ses pensées, se débarrassa de son manteau, et ouvrit son courrier. Le maire l'invitait à l'inauguration de la nouvelle salle des fêtes, un restaurateur de la région souhaitait agrandir son établissement et lui demandait si lui serait possible de reproduire le même décor que celui d'un de ses confrères. Un couple de jeunes mariés qui souhaitait qu'elle aménage leur futur appartement, des factures d'électricité, de téléphone... Je suis fatiguée songea t-elle, il faudrait que je m'arrête quelques jours, que je dorme.

- Tu n'as pas l'air dans ton assiette, remarqua Emilie. Tu n'es pas malade au moins ?
- Non.

Elle se leva, et se servit un autre café.

- Je ne dors pas bien en ce moment, c'est tout.
- Tu travailles trop et tu bois trop de café.
- C'est possible.
- J'ai des comprimés formidable contre les insomnies, tu en prends deux avant de te coucher et tu te réveilles le lendemain en pleine forme. Tu veut que je t'apporte la boite ?
- Non, merci.
- Tu as tort.

Marie retourna s'asseoir et souffla doucement sur son gobelet. Qu'aurait- elle pu répondre à Emilie ? Qu'elle avait peur de s'endormir ? Peur de retrouver les cauchemars qui la harcellent nuit après nuit ? Peur de se réveiller en hurlant ? Elle se croyait pourtant à l'abri d'une rechute, tout était revenu dans l'ordre, jusqu'à la visite de cette femme avec ses histoires de fantômes et tout avait recommencé. Son regard brillant de larmes parcourut la pièce et se fixa sur le téléphone. Le combiné trembla dans sa main tandis qu'elle composait un numéro qu'elle aurait cru ne plus avoir à utiliser.

- Docteur Martin, j'écoute.
- Marie Dulac à l'appareil. Je m'excuse de vous déranger chez vous...
- Cela me fait plaisir de vous entendre, au contraire. Comment allez vous Marie ?
- Bien, je...je regrette de ne pas vous avoir donné signe de vie plus tôt, mais j'ai été très occupée.
- Si vous me disiez ce qui ne va pas ?
- Je me sens très mal, je ne comprends pas ce qui se passe. Tout recommence comme avant. Je fais des cauchemars horribles, je perds les pédales, je pleure pour un rien.
- A quand remontent vos angoisses ?
- Une semaine.
- Il s'est produit quelque chose, qui a déclenché cette réaction ?

Elle hésita, puis lui raconta la visite de Julie, ses questions, sa curiosité déplacée, ses allusions à des manifestations surnaturelles. Le médecin l'écouta sans l'interrompre. Lorsqu'elle eue terminé, il émit un petit rire amusé.

- Cette dame a beaucoup d'imagination, et elle a trouvé en vous un public idéal. Ce n'est pas bien méchant. Oubliez la, et vos problèmes disparaîtront.
- Alors je ne suis pas folle ?
- Folle, non. Mais surmenée, certainement. Pourquoi ne pas prendre des vacances ? Vous verrez les choses différemment à votre retour.

Elle poussa un soupir.

- Je ne sais pas. Un client m'a invité à passer quelques jours chez lui pour refaire la décoration de sa maison, mais...

- Excellent ! Un changement d'air vous fera le plus grand bien.
- Je ne suis pas sûre d'avoir envie d'y aller, j'ai plusieurs projets en cours, des tas de rendez vous.
- N'inventez pas des prétextes. Foncez. Et passez me voir à votre retour. Promis ?
- Promis.
- Bien, j'attend votre appel, au revoir, Marie.
- Au revoir, et merci.
- Je vous en prie, bonnes vacances.

Elle raccrocha. Le docteur Martin avait raison. Il fallait qu'elle s'éloigne quelques temps, qu'elle prenne du recul. Dès demain, elle appellera Stéphane Roy pour lui donner son accord et fixer une date.

CHAPITRE III

Marie jeta un bref regard à sa montre et donna un petit coup d'accélérateur pour rattraper son retard. Elle prit une cassette dans la boîte à gants et la glissa dans l'autoradio. Si tout se passait bien, elle devrait arriver avant la nuit, si elle ne se trompe pas dans les explications que lui avaient fournies au téléphone, le secrétaire de Stéphane Roy. Son intention était de prendre contact avec le romancier, mais l'homme avait répondu qu'il lui était impossible de le déranger, mais il lui avait laissé des instructions très précises à son sujet.

- Ne le dérangez surtout pas, savez vous s'il est toujours disposé à me recevoir ?
- Le domaine des quatre vents a beaucoup d'importance pour lui. Il tient à ce que tout soit parfait, et à ses yeux vous êtes la meilleure. L'idéal serait que vous puissiez vous libérer pendant la semaine du 16 au 22.
- Du 16 au 22 ? vous ne me laissez guère le temps de me retourner.
- Monsieur en est conscient et vous prie de l'excuser de vous imposer ses dates, mais son emploi du temps est très chargé, et il doit s'absenter à la fin du mois pour plusieurs semaines. Il serait navré que vous ne puissiez vous libérer. Il reçoit très peu, c'est un homme très seul, et il se fait une joie de voir le domaine revivre par vos soins. Il va sans dire que la question d'argent n'a aucune importance pour lui et qu'il s'en remet entièrement à vous, vous avez carte blanche.
- Comment se rend-on au domaine des quatre vents ?

Elle prit le bloc où elle avait griffonné les instructions du secrétaire. Pourvu qu'il ne neige pas, songea t-elle avec anxiété. Elle s'arrêta pour vérifier l'itinéraire.

< Continuer tout droit sur trente kilomètres, jusqu'au carrefour signalé par une croix, prendre ensuite à gauche, puis à nouveau tout droit sur cinq kilomètres jusqu'à la fourche marquée par un arbre mort.>

Les premiers flocons s'écrasèrent sur le pare brise au moment où elle parvenait au carrefour, elle activa ses essuie-glaces et continua à rouler. Elle aperçut la fourche et s'arrêta près de l'arbre mort pour consulter à nouveau son plan. « **prendre la route de gauche, continuer sur dix kilomètres, puis prendre le sentier à droite qui mène au domaine** ». Elle alluma une cigarette et redémarra lentement. Le chemin ne devrait plus être très loin et le domaine était au bout. Avec un peu de chance, elle devrait pouvoir s'y rendre à pied. Une bourrasque de vent la déporta subitement sur la gauche, elle écrasa la pédale de freins, sentit l'arrière de la voiture dérapier et se retrouva dans le talus. Impossible de redémarrer les roues patinaient dans le vide, elle fit plusieurs tentatives pour s'en sortir et coupa le contact. Elle sortit de la voiture, noua un foulard sur ses cheveux et remonta le col de sa veste, tant pis pour ses bagages, elle les prendrait plus tard. Elle verrouilla les portières, puis s'éloigna d'un pas vif. La nuit commençait à tomber. Le chemin se dessina à sa droite, elle poussa un soupir de soulagement et s'engagea dans la montée, la tête baissée pour échapper à la morsure du froid, ses bottines s'enfonçaient dans la neige, son pied dérapa sur une pierre et elle s'immobilisa avec un cri de douleur, des larmes lui brûlèrent les yeux. Elle attendit quelques secondes que la douleur se calme et se remit en route d'un pas lent. Des phares surgirent devant elle si rapidement qu'elle n'eut pas le temps de s'écarter. Il y eut un crissement de pneus amorti par la neige, puis le moteur s'arrêta. La portière s'ouvrit et un homme surgit devant elle un air furieux.

– Vous essayez de faire quoi ? De vous suicider ?

Elle secoua la tête, trop choquée pour articuler un mot. Elle était tétanisé de froid et de peur.

– Vous trouvez que c'est un temps pour se balader ? J'aurais pu vous renverser.

Cria l'homme. Elle le regarda fixement, et sentit des larmes lui monter aux yeux. Elle était à bout de nerfs et sa jambe lui faisait mal.

– Ma voiture s'est embourbée.

Soudain, il sembla se rendre compte qu'elle était au bord des larmes.

– Où ?

– Un peu plus loin, juste avant le chemin.

Il hocha la tête avec un soupir.

– Montez !

Elle s'approcha du véhicule en trébuchant et se hissa à l'intérieur.

– Vous êtes blessée ?

– Non, pourquoi ?

– Vous boitez.

– Ce n'est rien, je me suis tordue la cheville.

Il mit le contact.

– Puis je savoir où vous alliez comme ça ?

– Au domaine des quatre vents.

Il lui jeta un regard surpris.

- Vous devez confondre avec une autre adresse.
- Non, je vais au domaine des quatre vents. Chez Stéphane Roy. Il m'a engagé pour réaménager sa maison.

La voiture pila, il la dévisageait fixement.

- Qu'ai-je dis d'extraordinaire ?
- Rien du tout, vous verrez bien.

Il redémarra. Elle garda le silence, en méditant sur cette phrase, que verrait-elle ? Soudain, elle vit une lueur et se redressa.

- Vous y êtes, c'est ma voiture.
- Parce qu'en plus vous avez laissé les lumières allumées ?
- J'avais peur de me la faire emboutir. Avec ce temps...
- Avec ce temps, aucune personne saine d'esprit ne se risque à mettre le nez dehors.
- Je vous signale que vous y êtes dehors. Riposta t-elle.
- Exact ! Mais moi c'est par obligation. Restez à l'abri et donnez moi les clés.

Elle lui passa le trousseau, la portière claqua derrière lui. Quelques secondes passèrent, puis il revint vers elle.

- Impossible de la dégager, annonça t-il en jetant ses valises et sa sacoche à l'arrière. Je verrais ça demain, mais pour ce soir c'est fichu.

Il monta dans la voiture.

- Ne faites pas cette tête, ce n'est pas dramatique.
- Mais que vais je devenir ?
- Je pense que je vais vous abandonner dans un fossé pour que les loups vous dévorent.

Il se mit à rire.

- Je vous amène au domaine, évidemment.
- Merci.
- Il n'y a pas de quoi. De toute façon j'ai deux mots à dire à Stéphane.
- Vous le connaissez bien ?
- Qui ?
- Stéphane Roy, évidemment.
- Assez, oui, c'est mon plus proche voisin. Le plus proche et le seul d'ailleurs, dans un rayon de dix kilomètres.
- Comment est il ?
- Il est parfaitement normal, si c'est ce que vous voulez dire. Il ne se promène pas avec un entonnoir sur la tête, et ne hurle pas les nuits de pleine lune.

Marie sentit son visage s'empourpré.

- Voilà qui est rassurant.
- En fait, il mène la même vie que vous et moi. A la seule différence que son cerveau vaut de l'or. Cela m'étonne qu'il vous ai invité chez lui.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il ne reçoit jamais personne. Surtout quand il est sur le point de terminer un roman.
- Et c'est le cas ?
- Oui.

Elle ouvrit la bouche pour demander à son chauffeur à quoi ressemblait la maison, quand soudain il lui montra la route d'un petit signe du menton.

- Fin du voyage. Bienvenue au domaine des quatre vents.

Marie en resta sans voix, ce qu'elle apercevait était tellement ahurissant qu'elle se demanda si elle ne rêvait pas. Elle se trouvait devant une ancienne abbaye miraculeusement épargnée par le temps.

- Impressionnant, n'est ce pas ?
- Il habite ici toute l'année ?
- Sauf quand il est en voyage, Stéphane a besoin de calme et de silence.
- Pour ça il est servi.

Le jeune homme ouvrit la portière, sorti de la voiture, et déchargea ses bagages.

- Vous venez ?

Elle le suivit en frissonnant. Inoui, songea t-elle, il faudrait me payer pour habiter un endroit pareil. Et pas un seul voisin dans un rayon de dix kilomètres. Comment fait-il pour s'approvisionner ? Par hélicoptère ? Un verrou grinça et la porte s'ouvrit. Elle entra et cligna des yeux pour s'accoutumer à la lumière.

- Jean-paul ? Que fais tu ici ?
- Je joue les bons samaritains. Votre invitée s'est embourbée dans le talus, à cinq kilomètres d'ici. Il ne vous est pas venu à l'idée qu'elle pouvait être en difficulté avec un temps pareil ?

Marie écouta les deux hommes se disputer. Elle était glacée jusqu'aux os. Elle dénoua son foulard et promena autour d'elle un regard curieux.

- Inutile de t'énerver. Je serais parti à sa recherche si elle avait tarder. Stéphane m'a dit...
- Je commence à en avoir par-dessus la tête des lubies de Stéphane. Il paraît que vous voulez réaménager le domaine ? C'est nouveau ça.

- Non. Ce n'est pas nouveau. Stéphane avait l'intention de t'en parler.
- Il avait l'intention ?

Marie dévisagea les deux hommes, ils avaient à peu près la même taille, mais la ressemblance s'arrêtait là. Jean-paul était un peu plus âgé. Il devait avoir entre trente et trente deux ans. Ses traits dégageaient une force paisible et rassurante. Il portait une chemise dans les teintes beige et marron, et un pantalon en velour cotelé. L'autre ne devait pas avoir plus de vingt sept ans, son visage était mince et pâle, ses doigts glissaient en permanence dans ses cheveux châtain. Les deux hommes semblaient avoir complètement oublié sa présence.

- Je vais lui demander tout de suite une explication, s'écria Jean-paul, je suppose qu'il est dans son bureau ?
- Il ne veut pas être dérangé . Ce sont ses ordres.
- Ses ordres ?

Jean-paul sourit ironiquement.

- Réveille toi mon vieux Laurent. A ce rythme là tu va finir dans le formol.

Il s'éloigna d'un pas paisible, franchit une porte et disparut. Marie regarda le dénommé Laurent. Il contemplait le sol en se rongant les ongles, visiblement contrarié.

- Si vous n'y voyait pas d'inconvénient, j'aimerais m'asseoir quelque part, de préférence à côté d'un radiateur.

Murmura t-elle.

- bien sûr, suivez moi.

Elle le suivit et se retrouva dans un immense réfectoire aménagé en salon. Environ deux cent mètres carrés. Des plafonds voutés, des vitraux partout, une table en bois ciré pouvant accueillir largement cinquante personnes, une cheminée dans laquelle on aurait pu faire rôtir un bœuf entier, des meubles de style, des objets rares.

- Qu'est ce que je fais ici ?

Se demanda t-elle, en prenant place dans un fauteuil.

- Voulez vous boire quelque chose ? Bourbon ? Vermouth ? Vin blanc ?
- Je veux bien un verre de vin blanc , merci.
- Je suis désolé que vous ayez eu des problèmes pour venir, j'espère que ce n'est pas grave pour votre voiture.

Marie pris délicatement le verre qu'il lui tendait.

- Je suis le secrétaire particulier de Stéphane Roy. C'est moi que vous avez eu au téléphone. Monsieur vous prie de l'excuser, il ne pourra pas se joindre à nous ce soir. Il vous demande de diner sans l'attendre.

Elle posa son verre sur la table.

- Puis je vous poser une question ?
- Bien sûr.
- Qui est Jean-paul ?
- Le frère de monsieur.

Il aurait pu la prévenir au lieu de jouer le voisin serviable.

- Il habite ici ?
- Non.

Toujours ce ton froid et poli. Et cette manie de ne pas la regarder en face. Lui faisait t-elle peur où était-il d'une timidité malade ?

- Qui habite ici ?
- Monsieur Stéphane.
- Et à part lui ?
- Moi. Monsieur souhaiterait vous rencontrer demain au petit déjeuner, pour vous entretenir au sujet de la maison.
- Vous lui direz que cela ne pose aucun problème.

Elle porta le verre à ses lèvres, naturellement le vin était parfait, tout était parfait dans cette maison. Il n'y a que l'accueil qui laisse à désirer. La haute silhouette de Jean-paul apparue dans l'encadrement de la porte, il se dirigea vers eux avec un sourire.

- Laurent ne vous a pas saoulée de paroles, j'espère ?

Il se servit un verre et se laissa tomber dans un fauteuil.

- Comme vous avez dû le remarquer, mon frère n'est pas très bavard.

Elle les observa avec stupéfaction. Alors ces deux aussi sont frères.

- Tu devrais envisager de rentrer chez toi avant que les routes ne soient impraticables.

Articula Laurent.

- Très aimable de ta part, mais elles sont déjà impraticables. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je passerais la nuit ici. Après tout ce ne sont pas les chambres qui manquent.
- Comme tu voudras.
- A propos de chambre, tu pourrais peut-être montrer la sienne à ton invitée.
- C'est ce que je comptais faire, figure toi.
- Parfait, après cela, nous pourrions passer à table, je meurs de faim, pas vous, Marie ?

La jeune femme reposa lentement son verre. La seule idée de passer la soirée entre ces deux hommes qui ne cessaient de se chamailler ne lui disait rien. Et puis elle était trop fatiguée pour avaler quoi que ce soit.

- En fait je crois que je vais me retirer sans plus attendre, je me sens un peu lasse, et je tiens à être en forme demain matin.

Elle se leva avec un sourire poli, et lui tendit la main.

- Merci de m'avoir accompagné jusqu'ici.
- Voulez vous que l'on vous monte un plateau dans votre chambre ?
- Non, merci.

Elle s'éloigna derrière Laurent. Une porte s'ouvrit devant elle, et elle se retrouva devant un monumental escalier en bois sombre. Elle le gravit lentement. Un léger parfum de miel flottait dans l'air . Il n'y avait pas un brin de poussière. Il y a certainement d'autres employés pour s'occuper d'une si grande maison, songea t-elle. Elle avançait machinalement, incapable de se repérer, soudain elle se retrouva devant une porte sombre. Laurent posa ses bagages sur le sol, tourna la poignée, et entra devant elle. Marie franchit le seuil et promena son regard dans la pièce. Sa première impression fut qu'elle trouva la chaleur trop élevée, la seconde d'être entrée dans un décor de cinéma, jamais elle n'avait vue autant de tentures et de tapis dans une seule pièce, un feu pétillait dans une cheminée en marbre rose.

- la salle de bain

Murmura Laurent en lui montrant une porte dissimulée derrière une tenture. Elle hocha la tête. De toute évidence, cette chambre était aménagée pour une femme. Qui avait habité ici ? La femme de Stéphane ? Mais dans ce cas où était-elle ? Elle allait poser la question à Laurent, quand soudain une série de coups retentit. Laurent recula aussitôt vers la porte d'un mouvement nerveux.

- Qu'est ce que c'est ?

Demanda t-elle.

- Rien un volet qui claque. Je vous souhaite une bonne nuit.

La porte se referma derrière lui.

Ce garçon ne doit pas être tout à fait normal, pensa t-elle. Rien n'était tout à fait normal dans cette maison d'ailleurs. Sans parler du maitre de maison qui n'était même pas venu la saluer. Un volet qui claque ? Elle n'était pas stupide. Pourquoi Laurent lui a t-il menti ? Et pourquoi l'a t-on fait venir ? Cette maison n'a aucun besoin d'être aménagée. Il n'y a rien à ajouter ni à supprimer. Elle déballa ses bagages et passa dans la salle de bain pour se rafraichir et retourna dans la chambre d'un pas hésitant. Quelque chose la mettait mal à l'aise dans cette pièce. Elle s'allongea sur le lit et jeta un coup d'oeil à sa montre, vingt heures trente, le sommeil sera long à venir. Elle pensa à Emilie qui s'était moquée de ses appréhensions. « **tu verras qu'une fois que tu seras là-bas, tu ne voudras plus revenir, tu pari?** » Dommage qu'elle ne puisse pas la voir dans cette bonbonnière surchauffée.

Elle ouvrit sa sacoche et en retira le roman que lui avait confié Emilie avant son départ pour que le

romancier y griffonne une dédicace. « **Le requiem des morts vivants** » par Stéphane Roy.

Tout un programme, songea t-elle en l'ouvrant à la première page.

« **La pierre tombale s'ouvrit. Une main décharnée se glissa par l'ouverture tandis que retentissaient les douze coups de minuit.** » Elle continua sa lecture jusqu'à ce que ses paupières se ferment, elle posa son livre, se retourna sur le côté et s'endormit aussitôt « **Un bras squelettique rampa hors de la tombe, puis une épaule apparue, le visage du mort émergea lentement** »

- Comme elle est agitée, elle doit faire un cauchemar.
- Allons nous en, tu vas tout faire rater.
- Attends. Tu crois qu'elle peut m'entendre ?

« **La lune se faufila entre les nuages et éclaira les traits grimaçants du mort. Sa bouche s'ouvrit sur un râle affreux, son doigt décomposé se pointa en avant d'un geste accusateur** ». Marie poussa un hurlement et se réveilla en sursaut, la respiration haletante. Pendant un long moment, elle fut incapable du moindre mouvement et resta immobile, une main crispée sur sa poitrine.

Ce visage avait l'air si réel. Son regard inspecta la pièce, naturellement il n'y avait personne, ce n'était qu'un rêve, un rêve affreux dicté par son imagination. Elle se leva et passa dans la salle de bain, le miroir lui renvoya une image alarmante, ses yeux semblaient dévorer son visage, ses cheveux emmêlés balayaient son front moite.

- Tu as l'air d'une folle, songea t-elle, reprend toi.

Elle retourna dans la chambre, alluma la lumière et s'assit sur le lit. Elle alluma une cigarette. Elle ressentait une sensation étrange, inquiétante, elle avait l'impression d'être surveillée. L'écho d'une voix résonnait dans sa tête. Des fragments de son rêve lui revenaient, il lui semblait revoir un visage penché sur elle, un visage de femme ridé et haineux. Et cette voix... Était-il possible que quelqu'un soit entré dans sa chambre pendant son sommeil ? Mais qui ? Et dans quel but ? Elle se leva il était hors de question qu'elle reste une minute de plus dans cette chambre. Elle préférerait finir sa nuit n'importe où, dans la bibliothèque par exemple, ou dans la salle à manger, si elle parvenait à trouver une de ces deux pièces. Elle ouvrit la porte, il lui semblait qu'ils avaient tourné deux fois à gauche après l'escalier. Une odeur de cire froide flottait dans l'air. Soudain, elle aperçut une lumière, elle poussa un soupir de soulagement, elle avait retrouvé la bibliothèque, il ne lui restait plus qu'à descendre l'escalier et à s'installer dans un fauteuil jusqu'au petit matin. Tout à coup, elle perdit l'équilibre, elle voulut crier mais aucun son ne sortit de sa gorge, et elle perdit connaissance.

- Calmez vous, Marie, ce n'est que moi.

Elle se débattait les yeux fermés.

- Réveillez vous ! C'est moi, Jean-paul. Ouvrez les yeux.

Elle se réveilla l'air affolé. Son regard fixa le visage qui se penchait sur elle.

- je ne voulais pas vous affoler. Mais vous étiez au bord de l'escalier, vous alliez tomber, j'ai essayé de vous retenir.
Ca va ?

Elle hocha la tête en s'efforçant de garder son sang froid. Elle ne comprenait pas ce qui lui

arrivait. Une main se posa sur son épaule. Elle sursauta. Jean-paul l'observait.

- Venez !
- Où ?
- Dans un endroit où il fait chaud.

Murmura t-il avec un sourire rassurant. Elle se laissa guider sans réagir, et pénétra derrière lui dans une immense pièce plongée dans l'obscurité, Jean-paul alluma la lumière et la poussa doucement vers une chaise.

- Asseyez vous !

Marie promena son regard autour de la pièce, ils étaient dans la cuisine. Une cuisine gigantesque, avec un outillage dernier cri, des plans de travail immenses. Une cuisine digne d'un grand restaurant, conçue pour une armée de cuisiniers et de marmitons, dans laquelle on devait pouvoir préparer de quoi nourrir une centaine d'invités.

- Ca vous arrive souvent de vous promener dans les couloirs à trois heure du matin ?

Jean-paul inspectait le contenu des placards, ouvrant et refermant les portes au hasard. Il était en pantalon, torse nu. Ses cheveux étaient ébouriffés, elle détourna les yeux.

- Et vous ?
- Moi ? Je n'avais pas sommeil.
- Moi non plus.

Il alluma le feu sous une casserole et se tourna vers elle.

- Avouez que vous êtes sortie de votre tanière tirillée par la faim.

Elle hésita et hocha la tête.

- J'avoue.
- Vous avez de la chance, je fais les meilleurs œufs au plat de la région.

CHAPITRE IV

Il passa en revue le contenu du frigo et poussa une exclamation triomphante. Elle l'observa tandis qu'il s'activait en fredonnant. Il avait des gestes précis, comme s'il était normal de préparer des œufs au plat en pleine nuit. Normal ou pas, elle était résolue à avaler une douzaine d'œufs et à supporter sa conversation aussi longtemps qu'il le faudrait. Tout, plutôt que de se retrouver dans cette chambre.

- Tenez, buvez cela !
- Qu'est ce que c'est ?
- Du lait chaud avec du miel.

Le verre explosa sur le carrelage. Elle entendit quelqu'un éclater d'un rire strident, puis elle

éprouva une violente sensation de brûlure à sa joue gauche et sursauta. Jean-paul la tenait par les épaules.

– Désolé, murmura t-il. Est ce que ca va mieux ?

Elle se toucha la joue.

– Vous m'avez giflé ?

– Vous étiez en pleine crise de nerfs.

Elle le dévisagea et baissa les yeux vers le sol.

– J'ai cassé le verre.

– Laissez ce verre, comment vous sentez vous ?

– Bien. Il faut que je ramasse les débris, quelqu'un pourrait se blesser.

– Je me fiche de ce qui pourrait arriver ! Qu'est ce qui c'est passé ?

Elle évita son regard et secoua la tête.III

– Rien.

– C'est ça. Vous déambulez dans les couloirs au beau milieu de la nuit, vous devenez hystérique à la vue d'un verre de lait. Mais à part ça tout va bien.

– J'ai perdu mon sang froid.

– C'est le moins que l'on puisse dire.

– D'accord. Je vais tout vous dire. Je me suis levé parce que j'ai fait un cauchemar. J'avais peur de me rendormir, alors j'ai décidé de descendre m'installer au salon en attendant le matin. Je pensais que personne ne s'en apercevrait, mais vous avez surgi derrière moi, et je crois que je vous ai pris pour un revenant. C'est ridicule n'est ce pas ?

– C'est tout ?

– C'est tout, oui.

– Vous faites souvent des cauchemars ?

Il posa une assiette et des couverts devant elle. Elle contempla ses œufs, et découpa un morceau de blanc avec sa fourchette.

– Non. Je suppose que c'est de ma faute. J'ai lu un roman de votre frère avant de m'endormir.

Il lui lança un regard amusé.

– Lequel ?

– Le requiem des morts vivants.

– Vous avez le goût du risque.

Il s'installa à califourchon sur une chaise.

– Vous ne mangez pas ?